

Jean François

## Lectures du Moïse<sup>1</sup>

Comment la dimension de la *vérité* entre-t-elle dans la vie ? Comment l'homme entre-t-il dans cette loi du signifiant qui lui est étrangère ? Comment ce qui lui a été légué se transmet-il ? " C'est pour l'expliquer que Freud construit le mythe du meurtre du père"<sup>2</sup>, dramatisation essentielle par laquelle entre dans la vie un dépassement de l'être humain, le *symbole* du père. Et Lacan poursuit : "Il faut que l'homme s'en fasse partie prenante comme coupable [...] c'est là la question qui jusqu'au bout tourmente Freud dans le *Moïse*."

*L'homme Moïse et la religion monothéiste* est inséparable du contexte historique de sa genèse et de son écriture :

– Dans la "Remarque préliminaire 1", écrite à Vienne avant mars 1938 :  
Nous vivons un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie.<sup>3</sup>

– Dans une lettre à S. Zweig du 30 septembre 1934 :  
En face de nouvelles persécutions, on se demande de nouveau comment le Juif est devenu ce qu'il est et pourquoi il s'est attiré cette haine éternelle.

Devant la montée de la barbarie nazie, Freud répond en traitant du *cas* du peuple juif. Il le fait en psychanalyste, c'est-à-dire d'une part en tentant de transposer à la psychologie des masses ce que lui apprend le cas de sujets pris *un par un*, et d'autre part en situant ce cas du peuple juif dans son rapport à son dieu, c'est-à-dire dans son rapport au *père*. Face à la barbarie, Freud tente de répondre par une nouvelle élaboration de la question du père.

---

<sup>1</sup> Intervention au *Séminaire du cardo*, Marseille, Hôpital É. Toulouse, 29 avril 2000.

<sup>2</sup> J. Lacan, Séminaire livre III, *Les psychoses*, Seuil, 1981, pp. 244 et 275.

<sup>3</sup> S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, Folio essais, 1993, p. 232.

Quelle est la nécessité du *Moïse* par rapport à *Totem et tabou* ? Quelle autre version du père construit le *Moïse* ?<sup>4</sup>

Je développerai deux points :

- le compromis de Cadès, c'est-à-dire la question du père, du démenti et de l'écriture ;
- le progrès dans la vie de l'esprit c'est-à-dire les rapports père, monothéisme et transmission.

### *Le démenti de Cadès*

Les chapitres 4 à 7 du 2<sup>e</sup> essai, "Si Moïse fut Égyptien", sont conclus par Freud dans ces termes :

Pour exprimer dans la formule la plus brève le résultat auquel nous sommes parvenu, nous dirons que, aux *dualités* bien connues de l'histoire juive [...] deux peuples, deux royaumes, deux noms divins, nous en rajoutons deux nouvelles : *deux fondations de religion*, la première refoulée par l'autre, qui cependant ressurgit victorieusement derrière elle plus tard - *deux fondateurs de religion*, qui sont nommés tous les deux Moïse et dont nous avons à distinguer les personnalités.<sup>5</sup>

Nous devons quant à nous rajouter à ces deux ajouts freudiens une troisième dualité qui organise les deux autres et qui donne la raison du nouage que réalise le compromis de Cadès. Il y a maintenant deux meurtres, celui du père de la horde, de *Totem et tabou*, et celui de Moïse, Moïse l'Égyptien, que Freud lit dans les contradictions, les lacunes (*Lücke*) et les traces que laissent les déplacements et déformations (*Entstellungen*) du texte biblique.

Comment entendre ces dualités, ces *divisions* successives que Freud creuse dans la fondation, dans les fondateurs, dans l'acte meurtrier à l'encontre du père ou de son tenant-lieu ? Le meurtre de Moïse est-il une *actualisation*, une *reproduction*, une *répétition* du meurtre du père de la horde ?

Reprenons les moments de la construction freudienne.

Freud a avancé le noyau de sa thèse : le monothéisme juif dépend de l'épisode monothéiste de l'histoire égyptienne, thèse pressentie par différents auteurs. Freud trouve chez des historiens contemporains le récit de l'adoption d'une nouvelle religion à Méribat-Cadès, au sud de la Palestine, dont le dieu

---

<sup>4</sup> Sur ces questions, consulter les remarquables travaux parus sous le titre *Freud et Moïse : écritures du père*

– B. Lemérier, *Les deux Moïse de Freud (1914-1939)*,

– F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix*,

– S. Rabinovitch, *Écritures du meurtre*,

Érès, *Scripta*, 1997.

<sup>5</sup> S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, op. cit., p. 127.

Yavhé, dieu des volcans, démon sanguinaire et inquiétant, était probablement celui de la tribu arabe voisine, celle des Madianites. Dans cette fondation, l'intermédiaire entre Dieu et le peuple est nommé Moïse, gendre du prêtre madianite Jéthro. " Moïse à Madian n'est plus un Egyptien, neveu du pharaon et propagateur de la religion d'Aton, mais un pâtre auquel Yavhé se manifeste. " <sup>6</sup>

Freud emprunte à Sellin "l'hypothèse selon laquelle le Moïse Égyptien fut assassiné par les Juifs et que la religion qu'il avait introduite fut abandonnée"<sup>7</sup>. Il voit dans le maintien de la circoncision, dans la dualité des noms de Dieu – Yavhé et Eloïm – et dans le statut des Lévites qu'il appelle "les gens de Moïse", les preuves que lors de la fondation de cette nouvelle religion à Cadès, *un compromis eut lieu*, intégrant deux composants hétérogènes et les traits que chacun entendait *conserver*, la soumission à Yavhé pour les tribus de Madian, les souvenirs de l'Exode, la figure de Moïse et un certain nombre de lois mosaïques d'Akhénaton pour les tribus venues d'Égypte (circoncision, interdit de l'image). Pour opérer la *soudure* entre les deux composants, la tradition et la légende, fixées plus tard dans l'écrit, eurent pour tâche de *transférer Moïse* à Cadès et de rapprocher l'Exode de la fondation, et ce faisant d'effacer le meurtre de Moïse l'Égyptien.

"Le texte dont nous disposons aujourd'hui, dit Freud – il s'agit du texte biblique – nous en dit assez sur ses propres destinées. Deux traitements opposés y ont laissé des traces" :

- déplacer, déformer, falsifier, nier d'un côté ;
- tout conserver de l'autre.

D'où les lacunes, répétitions et contradictions. Ainsi conserver l'origine égyptienne et nier toute influence égyptienne amène par exemple à attribuer la pratique de la circoncision à Abraham.

Il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces. On aimerait prêter au mot *Entstellung* le double sens qu'il peut revendiquer, bien qu'il n'en soit plus fait usage de nos jours. Il ne devrait pas seulement signifier : changer l'aspect de quelque chose, mais aussi : changer quelque chose de place, le déplacer ailleurs. Dans bien des cas d'*Entstellung* de texte, nous pouvons donc nous attendre à trouver, caché ici ou là, l'élément réprimé (*unterdrückt*) et dénié (*verleugnet*), même s'il est modifié et arraché à son contexte. Seulement, il ne sera pas toujours facile de le reconnaître.<sup>8</sup>

Freud traite ainsi le texte biblique, l'écrit, comme le texte inconscient, l'écrit psychique. Le *texte* se constitue par l'inscription successive de déformations, déplacements, falsifications (*Verfälschung*), marques de fabrique

---

<sup>6</sup> *Ibidem*, p.104.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 106.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p.115.

de l'origine organisées par un *hors-texte*, ce que Freud appelle "les tendances déformantes", ici la nécessaire suppression "du meurtre du grand chef et libérateur Moïse." Freud situe ainsi la déformation du texte du côté de l'acte.

Que l'hypothèse de Sellin ait été valide ou pas, que le meurtre de Moïse l'Égyptien ait effectivement eut lieu ou pas, peu importe finalement. L'abandon du monothéisme sublime d'Aton porté par Moïse qui avait fait de cette tribu son peuple élu est bien un meurtre symbolique. Le meurtre de Moïse est la *vérité historique* – celle que permet de déchiffrer le réel des déformations du texte – vérité historique et non pas *matérielle* de l'adoption de cette nouvelle religion de Yavhé.

Ce meurtre maintient comme refoulée et non oubliée la vérité de la religion mosaïque et le démenti du meurtre en permettra la transmission. Le démenti de Cadès fait de deux peuples, de deux fondateurs de religion, de deux dieux, un seul texte, un seul fondateur, une seule religion, un seul peuple. Il télescope dans un même temps et un même lieu des événements incompatibles, l'Exode, le meurtre de Moïse, Cadès, la fondation de la religion, et *il s'efface lui-même du texte*.

L'acte de Freud, dans son écrit, est de défaire, de déconstruire cette unicité fictive du texte et d'en reconstruire les lacunes, les trous de réel, les trous dans le temps, mettant à jour ce qui, du désir inconscient, y est à l'œuvre à l'endroit du père.

Freud avait fait déjà, il y a longtemps, dans *L'interprétation des rêves*, du travail de *déplacement* (*Entstellung*), l'un des procédés essentiels de la *déformation* (*Verschiebung*) dans le rêve, avec le travail de condensation<sup>9</sup>. L'*Entstellung*, comme procédé de dissimulation (*Verstellung*) y couronne l'interprétation du rêve de la monographie botanique.

Lacan, quant à lui, la traduira successivement par *déplacement* du signifiant, puis par *transposition*, glissement du signifié sous le signifiant, toujours en action inconsciente dans le discours, puis par l'*ex-sistence*, l'ex-sistence du désir dans le rêve, enfin par la *dé-position*<sup>10</sup> :

Les pulsions ex-sistent, elles ne sont pas à leur place, elles se proposent dans cette *Entstellung*, dans cette dé-position dirions-nous [...] dans cette cohue de personnes déplacées.

Avec le démenti de Cadès, la question du père s'est déplacée (*Entstellung*) !

– L'acte de Freud consiste à reconstruire, à partir des traces laissées dans le texte, un processus de *division*. Là où *Totem et tabou* a construit avec le meurtre du père originaire une *place vide*, le *Moïse* divise, clive, fragmente, pluralise les *figures* qui viennent occuper cette place vide : division du Dieu,

---

<sup>9</sup> Cf. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, chap. VI, "Le travail du rêve", §2, "Le travail du déplacement".

<sup>10</sup> J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 11, 511, 629, et 662-663.

division de Moïse, division des religions, division du peuple juif... Le père serait-il cette place vide, de structure, qui fabrique de *l'un* – au sens du trait unaire (*einziger zug*), de la marque – place constamment occupée par des représentations uniennes, unificatrices, totalisantes que le sujet a pour tâche de défaire, de diviser et par là se divise lui-même ?

– Il y a maintenant deux meurtres, celui du père de la horde, refoulé, et puis celui de Moïse, démenti. Répétition ou actualisation ? La question reste ouverte. Le démenti n'est plus spécifique, réservé à la position perverse, mais généralisé, il signe une composante des stratégies subjectives. Si le refoulement porte sur une représentation incompatible et ressort de l'interprétation, le démenti, lui, porte sur une vérité – ou un réel<sup>11</sup> – nié, conservé, déplacé et nécessite une construction dont témoigne le texte biblique.

– Enfin ne lit-on pas dans ce texte du *Moïse* que la question du père, chez Freud et en psychanalyse, relève de la dimension de l'écrit ? C'est dans l'*Entstellung* du texte biblique que Freud traque et déchiffre la question du père. C'est dans l'*Entstellung* du texte du *Moïse*, dans les bizarreries, contradictions, énigmes, lacunes, répétitions du texte écrit par Freud que Freud témoigne, dans sa division, qu'il fait ce qu'il dit, que l'objet dont il traite est lui-même à l'œuvre, à son *insu*, dans l'écrit qui en rend compte et le divise.

L'*Entstellung*, c'est la mise en œuvre de deux traitements opposés – tout à la fois nier et conserver – qui laissent des traces.

Voici quelques traces laissées par Freud dans le texte du *Moïse* :

Je ne ferai donc pas connaître ce travail, mais cela ne doit pas me détourner de l'écrire ... il pourra rester conservé dans le secret<sup>12</sup>.

[...]

Ce troisième et dernier essai se trouve introduit par deux préfaces qui se contredisent, qui même s'annulent<sup>13</sup>.

[...]

Je n'ai pas été en mesure d'effacer les traces de la genèse de ce travail, qui fut dans tous les cas inhabituelle. En réalité, il a été écrit deux fois<sup>14</sup>.

[...]

Je ne pus me résoudre à renoncer totalement aux versions précédentes<sup>15</sup>.

[...]

L'œuvre réussit comme elle peut et se campe souvent vis-à-vis de l'auteur, comme une chose indépendante voire étrangère<sup>16</sup>.

---

<sup>11</sup> Concernant l'objet sur lequel porte le démenti, une signification refusée ou une perception réelle falsifiée, cf. le commentaire éclairant de P. Valas sur les positions théoriques différentes de B. Lemérat et de S. Rabinovitch, E.P.S.F., *Carnets 17*, mars 1998, pp. 51-54.

<sup>12</sup> *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, op. cit. Remarque préliminaire 1, p. 133.

<sup>13</sup> *Ibidem*, Remarque préliminaire 2, p. 135.

<sup>14</sup> *Ibidem*, Résumé et récapitulation, p. 199.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 200.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 201.

L'écriture du *Moïse* n'est-elle pas une démonstration en acte de ce que Lacan reprendra : "une discipline de la lettre est nécessaire à l'intelligence de notre expérience." ?

## *Le progrès dans la vie de l'esprit*

Freud introduit la 2<sup>e</sup> partie "Résumé et récapitulation" de son 3<sup>e</sup> écrit sur le *Moïse* en affirmant que si la religion mosaïque produit des effets psychiques si durables, c'est parce qu'elle apportait la représentation d'un dieu plus sublime.

"L'interdiction de se faire une image de Dieu [...] signifiait une mise en retrait de la perception sensorielle au profit d'une représentation plus abstraite, un triomphe de la vie de l'esprit, à strictement parler un renoncement aux pulsions."<sup>17</sup> *Fortschritt in der Geistigkeit*, heureusement traduit progrès dans la vie de l'esprit, même si *geistig* signifie à la fois spirituel et intellectuel.

La dématérialisation de Dieu, l'interdit de l'image, laissa alors les Juifs avec la seule propriété qui leur resta, leur Écriture qui dès lors tint ensemble le peuple dispersé.

Et Freud poursuit : "Le passage de la mère au père [...] caractérise un progrès dans la civilisation car la maternité est attestée par le témoignage des sens tandis que la paternité est une conjecture."<sup>18</sup> Le père, celui dont on n'est jamais sûr, le père comme hypothèse donne à penser. Et ce parti-pris du père, terme de Freud, est une sublimation, une satisfaction de la tendance dans le changement d'objet sans refoulement. De quel père s'agit-il ?

Lacan souligne dans *l'Éthique*<sup>19</sup> cette duplicité permanente de la référence de Freud au père dans le *Moïse*, d'un côté le père cause du trauma primordial du meurtre, le père incorporé dans l'instance tyrannique du surmoi, de l'autre, le père pacifiant, sublimant de la *Geistigkeit*.

Le renoncement à la satisfaction pulsionnelle où le moi sacrifie aux objections du surmoi les exigences du ça génère des satisfactions substitutives, l'amour du surmoi. Mais cette explication du progrès dans la vie de l'esprit ne satisfait pas Freud. Il a – dans *Malaise dans la civilisation* en 1929 – décrit le malaise par ce dérèglement où une fonction psychique, le surmoi, trouve en elle-même sa propre aggravation : le surmoi est aussi un représentant du ça. Comment renoncer aux pulsions si l'instance qui exige d'y renoncer s'enracine elle aussi dans les pulsions ? Comment expliquer que le renoncement aux pulsions aggrave la tyrannie du surmoi et le sentiment de culpabilité ? La question est ouverte. C'est en somme celle de la co-existence et de l'antinomie du progrès dans la vie de l'esprit et de l'aggravation du malaise dans la culture<sup>20</sup>.

À nouveau :

"Le progrès dans la vie de l'esprit consiste en ceci que l'on décide contre la perception sensorielle [...] que l'on décide par exemple – je souligne le terme "on décide" – que la paternité est plus importante que la maternité [...]"

---

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 211-212.

<sup>18</sup> *Ibidem* p. 213.

<sup>19</sup> J. Lacan, Le séminaire, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 171.

<sup>20</sup> Cf. chap. VII du *Malaise dans la civilisation*.

c'est pourquoi l'enfant devra porter le nom de son père."<sup>21</sup> La primauté de la référence au père est donc pour Freud une décision, c'est-à-dire l'acte d'un sujet. "Dans le développement de l'humanité, la vie sensorielle est peu à peu dominée par la vie de l'esprit [...] nous ne saurions dire cependant pourquoi il dut en être ainsi."

Le contenu de vérité de la religion mosaïque et son pouvoir de transmission tiennent pour Freud à trois éléments :

- la sublimité d'une représentation nouvelle, monothéiste, de Dieu,
- l'affirmation du choix d'un peuple élu,
- l'imposition d'un progrès dans la vie de l'esprit,

mais la réalité de sa transmission et l'importance de ses effets tiennent à sa transmission indirecte, caractérisée par "l'importante déformation qu'a subi l'élément qui fait retour par rapport à l'élément originaire"<sup>22</sup>.

"Pourquoi le progrès de l'hénothéisme au monothéisme acquiert une signification capitale."<sup>23</sup> ? Parce que l'idée d'un dieu unique – si elle est illusion, *Wahn*, délire, erreur, parce que déformée – doit être crue parce qu'elle est le retour de ce qui est passé, et à ce titre, *vérité*. Elle est le retour de cette figure originaire, unaire, du père primordial, "la ranimation d'une expérience", la répétition des affects du meurtre originaire et le "rétablissement de la souveraineté du père de la horde primitive"<sup>24</sup>. Autrement dit, la signification capitale du monothéisme mosaïque, le progrès déterminant qu'il apporte dans la vie de l'esprit, c'est sa valeur de vérité subjective au seul et unique sens où il est le retour de l'*Urvater* et du meurtre originaire, retour du mythe, c'est-à-dire retour d'un fait de discours, construit et transmis dans une écriture.

L'orientation de cette religion du père contient en elle la caractéristique de la relation au père, l'ambivalence, dont la seule trace est le sentiment de culpabilité. Dans l'*Éthique*, Lacan interprétera le meurtre freudien du père comme "le mythe moderne qui représente de la façon la plus directe la réalité spirituelle la plus sensible de notre temps, à savoir la mort de Dieu."<sup>25</sup>

De l'expiation du crime originel, judaïsme et christianisme montrent deux traitements, deux versions. Avec l'hypothèse du péché originel et le sacrifice du fils de Dieu, le christianisme tente un mode de réconciliation – *Versöhnung* – avec Dieu le Père, alors qu'il a été impossible au judaïsme de reconnaître le meurtre de Dieu. Mais dans cette tentative même, le christianisme, issu d'une religion du père, devient une religion du fils. "Il n'a pas échappé à la fatalité d'avoir à écarter le Père."<sup>26</sup> La réconciliation, nécessaire, avec le père, n'échappe pas à son destin d'impossible.

---

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 218.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 231.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 232.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 239.

<sup>25</sup> J. Lacan, Le séminaire livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 171.

<sup>26</sup> S. Freud, L'homme Moïse et la religion monothéiste, *op. cit.*, p. 243.

Pour conclure, j'insisterai sur ceci, qu'au début de son enseignement, au moment des *Psychoses*, c'est avec la question de la *vérité* que Lacan lit dans le *Moïse* de Freud la dimension primordiale du *symbole du père*, il le répète plusieurs fois.<sup>27</sup> De ces deux assertions citées au début, référées à la lecture du *Moïse*,

- l'entrée dans la vérité se fait par le symbole du père,
- sans le système signifiant, il n'y a pas de vérité possible,

qui *encadrent* les premiers travaux sur la métaphore et la métonymie dans le séminaire *Les psychoses* <sup>28</sup>, ressort une sorte d'équation : l'entrée dans la vérité est identique à l'entrée dans le symbolique, elle-même identique à l'entrée dans le système signifiant, équation qui l'amènera à la refonte du symbole, soit à la construction d'un ordre symbolique strictement réduit à la structure du signifiant, puis à l'invention du Nom-du-Père

---

<sup>27</sup> Ce point est particulièrement pointé et rigoureusement développé dans le livre de F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix, Freud et Moïse : écritures du père 2*, Érès, coll. Scripta, 1997.

<sup>28</sup> J. Lacan, Le séminaire livre III, *Les psychoses*, Seuil, 1981, pp. 243-277.